

# L'ÉVASION

DOMINIQUE MANOTTI

série noire  
GALLIMARD

Extrait de la publication

COLLECTION SÉRIE NOIRE  
Créée par Marcel Duhamel

DOMINIQUE MANOTTI

*L'évasion*

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2013.*

*Chapitre 1*  
FÉVRIER-MARS 1987

*8 février, Rome et ses environs*

Le local à ordures pue. Une grande benne débordant de sacs-poubelle noirs sur un sol bétonné, pas de fenêtres, un rideau de fer doublé d'une grille métallique ferme le réduit, éclairé par deux mauvais néons. Filippo est furieux. D'habitude, quand il vient balayer et nettoyer le local, les camions-poubelle sont passés, les bennes sont vides, et ça pue moins. Aujourd'hui, l'odeur est presque insoutenable. Haut-le-cœur, mais bon, il n'a pas le choix, il se met au boulot. Il balaie, frotte le sol, balance de la Javel et des grands seaux d'eau. Six mois de taule derrière lui, encore 410 jours à tirer, folle envie de sortir, mais comment ? Mais après ? Il jette un seau d'eau à la volée, regarde sa montre. Dans un quart d'heure, corvée finie, pointer, remonter en cellule... 410 jours, putain, encore 410 jours... Soudain, le moteur qui commande de l'extérieur le rideau de fer se met en marche, le rideau de fer vibre. Panique. Ce n'est jamais arrivé. Je ne suis pas censé être là quand la porte s'ouvre. Qu'est-ce que je fais ? Regard affolé à la montre, pourtant,

c'est bien mon heure. Un bruit sourd dans le conduit du vide-ordures, des coups contre les parois, un corps en boule propulsé dans la benne, qui se détend et plonge dans les ordures. Filippo a juste eu le temps de reconnaître son codétenu, Carlo, un flot de réactions incohérentes, mon seul ami qui se fait la malle... et sans moi... Le rideau de fer commence à se soulever, rai de lumière du jour au ras du sol. Je suis là quand il se fait la malle, on va m'accuser, complice, j'en reprends pour un an de plus, au moins... mitard. Sans plus réfléchir, Filippo saute, bras tendus, attrape le bord de la paroi de la benne, rétablissement acrobatique, et plonge à son tour dans le tas d'ordures. Il entend Carlo jurer à voix très basse, et lui dire : « Enterre-toi, bordel, et couvre-toi le visage », puis il perd le contact avec lui. Il relève son tee-shirt par-dessus sa tête, ferme les yeux, et nage entre les sacs vers le fond de la benne. Le plastique glisse bien, mais l'odeur, le poids, il étouffe. Un sac déchiré, les bras et la tête s'enfoncent dans du poisseux, visqueux, pourri, râpeux, et l'odeur. Brusque vomissement. Plein le visage. Réagis, arrête de paniquer, sinon tu vas crever, écarte ce tee-shirt, mouche-toi, respire calmement, à très petits coups, en protégeant ton nez et ta bouche. Le corps en boule, Filippo cherche par des gestes très lents à se ménager une bulle d'air. Il écoute les bruits de l'extérieur. Le camion vient de déposer une benne vide. Il imagine les gardiens qui tournent tout autour, dans la cour. Maintenant, le camion va charger la leur. Un choc contre les parois, la benne se soulève, traction, nouveau choc, elle est sur le camion, un temps, les éboueurs doivent bâcher, moteur, on roule, un arrêt, cœur battant, les gardiens doivent soulever la bâche,

inspecter le contenu de la benne, Filippo se recroqueville, le camion repart, allure régulière. Il est dehors. Stupeur. Qu'est-ce que je fais là, exactement ? Il perd brièvement conscience.

La benne est vidée sans ménagement, les deux corps sont projetés, et roulent au milieu des sacs et des détritrus. Carlo est déjà debout, il attrape Filippo à demi conscient par le bras et le force à se mettre sur ses pieds. Ils sont enfoncés jusqu'à mi-cuisses dans une montagne d'ordures. Filippo regarde autour de lui, hébété, aperçoit sur sa droite un bâtiment industriel et une cheminée d'usine en brique, sur sa gauche un mur très haut, très lisse contre lequel viennent buter les ordures. Le goût, l'odeur de la liberté ? Pas vraiment. Carlo ne lui laisse pas le temps de récupérer, il le tire, le pousse, le bouscule, le force à dévaler la montagne d'ordures, puis l'entraîne vers le mur d'enceinte. Devant lui, une échelle. « Monte, ordonne Carlo, en lui donnant des coups secs dans le dos, grouille-toi. » Il grimpe, comme un automate, bascule de l'autre côté du mur, tombe. Carlo saute en souplesse juste derrière lui, et l'aide à se relever. Une voiture les attend, moteur en marche, portières ouvertes, ils se jettent sur la banquette arrière. L'odeur est insupportable. Le chauffeur, lunettes de soleil, col du manteau remonté qui lui cache le bas du visage, ouvre les vitres et arrache la voiture. Assise à côté de lui, une fille, la nuque raide, le visage dissimulé par un foulard, dit sans se retourner :

— C'est qui, celui-là ?

Filippo entend la voix de Carlo, tendu :

— Roule, roule, on parlera de ça quand on pourra s'arrêter.

Tous les deux sont allongés, côte à côte, sur le plancher à l'arrière de la voiture. Chocs, virages, on doit rouler vite, sur une route de campagne. Filippo sent tous ses muscles se contracter et souffrir, il s'efforce de respirer, de protéger sa tête et de ne penser à rien.

Arrêt brutal de la voiture, le moteur est coupé, la portière ouverte, Carlo tape sur l'épaule de Filippo qui sursaute, et lui désigne un bouquet d'arbres à une centaine de mètres de là.

— Va m'attendre là-bas, j'arrive tout de suite.

Filippo se met debout, fait quelques pas, d'abord ankylosé, douloureux, égaré, puis s'arrête, envahi, ébloui par ce qu'il voit. Il est sur une plateforme à flanc de montagne, à côté d'une muraille en pierre sèche en ruine. En contrebas, un lac bleu-vert, en face une barre rocheuse blanche, claquant sur un ciel bleu immense. Il est pris de vertige, ouvre les bras, respire à fond. L'air est très pur, coupant, il le sent pénétrer dans ses poumons, nettoyer l'odeur de poubelles et de vomis. Ce calme, ce silence, cette beauté, c'est le mot qui lui vient. Un mot surprenant. Lui, le gamin des faubourgs de Rome, n'a jamais regardé un paysage avec ces yeux-là. Il se remet en marche lentement, chahute un peu, tremble de froid, surpris d'être entier, libre, et au milieu des montagnes. Sans y penser, il se retourne, peut-être pour parler à Carlo, ou s'assurer qu'il est là et va le rejoindre. Carlo est bien là, il lui tourne le dos. Debout devant lui, la fille de la voiture, pas très grande, le visage à l'ovale parfait levé vers lui, en pleine lumière, elle lui parle avec sérieux, peut-être avec colère. Son foulard a glissé sur ses épaules, et

libéré une masse de cheveux blonds, cuivrés par le soleil, ébouriffés par le vent. L'image se fixe dans sa mémoire. La fille aux cheveux cuivrés et la montagne, la beauté de la liberté. Carlo l'entoure de ses bras, se penche lentement vers sa bouche et l'embrasse, une longue étreinte. Derrière eux, debout lui aussi, en retrait, le chauffeur a baissé son col de manteau, enlevé ses lunettes noires, et regarde fixement le couple que forment Carlo et la fille. Filippo est frappé par l'apparence de l'homme : les maxillaires carrés, les yeux enfoncés sous une ligne de sourcils très noirs, qui barre tout le visage d'un trait épais et continu, une cicatrice sur la joue gauche qui tire la paupière vers le bas du visage. L'ensemble donne une forte impression de férocité. Quand le chauffeur s'aperçoit que Filippo s'est retourné, et les regarde tous les trois, il a une soudaine expression de fureur, il lève la main, Filippo a peur, fait volte-face très vite, sans attendre la fin du geste, et marche vers le bosquet d'arbres que lui a assigné Carlo, avec l'impression d'avoir commis une faute grave, sans savoir laquelle. Dans ces cas-là, sa stratégie a toujours été d'enfouir l'erreur au plus profond du silence et de l'oubli, sans chercher à comprendre.

Il va s'asseoir le dos aux arbres, face à la vallée, et se laisse hypnotiser par le paysage.

Carlo le rejoint, lui tend un pull-over qu'il enfile immédiatement, s'accroupit à côté de lui.

— Ta présence n'était pas prévue dans le local des ordures...

— J'ai pas choisi. J'y suis toujours à cette heure-là. Le camion avait du retard, il est arrivé pendant ma corvée. Ça m'a surpris, c'était du jamais vu.

— ... et encore moins que tu sautes dans cette benne.

— J'ai pas réfléchi, je t'ai vu, je t'ai suivi.

— Tu vas faire quoi, maintenant ?

— Eh bien, continuer avec toi. C'est pas possible ?

— Non.

— Alors, j'en sais vraiment rien.

— Nous nous séparons ici. Il pose un sac en toile aux pieds de Filippo. Je t'ai mis là-dedans ce que j'ai pu trouver dans les voitures. Des vêtements, deux sandwiches, et de l'argent. Carlo marque un temps, Filippo ne réagit pas. On va beaucoup parler de mon évasion, je pense. Et on va te rechercher, parce que tu t'es évadé avec moi. Il faut que tu te planques pendant un moment, jusqu'à ce que ça se calme. Un temps, toujours aucune réaction. Tu comprends ce que je te dis ?

Signe de tête. Filippo continue de contempler la montagne.

— Si jamais cela devient trop dur ici en Italie, passe en France. Tiens, sur cette enveloppe, je t'ai mis l'adresse de Lisa Biaggi, à Paris. Tu vas la voir de ma part, tu lui racontes, elle t'aidera.

Filippo prend l'enveloppe sans regarder Carlo, la glisse dans le sac. Carlo se redresse.

— Salut, Filippo. Prends soin de toi.

Et il s'en va, en marchant vite, sans se retourner.

Un peu plus tard, un bruit de moteur derrière les ruines de la mesure. Filippo ne bouge pas pendant de longues minutes. Puis il voit une voiture longer le lac, en contrebas, minuscule, déplacée dans ce désert. Carlo est dedans certai-

nement. Elle disparaît derrière la barre rocheuse. Déchirement. Le soleil se couche dans le dos de Filippo, en face de lui la roche devient rose, puis grise. C'est la nuit. Filippo est anéanti. Sensation de vide, de perte, d'égarement. Orphelin. Incapable d'aller au bout d'une pensée cohérente, il laisse simplement couler le temps. Quand il tremble de froid, il se lève, regagne la mesure, trouve la voiture qui les a amenés planquée sous un toit à demi effondré. Il soulève le capot, les bougies ont été enlevées, des fils arrachés. Il se glisse sur la banquette arrière, s'enroule dans une couverture qui traîne là, et s'endort, la tête sur le sac de toile.

Quand il se réveille, le soleil vient de se lever derrière les roches blanches, la lumière est sèche, impitoyable. Filippo se change. Des vêtements propres, détente. Il va s'asseoir face au soleil, mange lentement un sandwich, boit de l'eau fraîche. Où es-tu, bonhomme ? Perdu. Sauter dans cette benne à ordures, une erreur d'aiguillage. Bien fait pour ta gueule. Tu as cru que ton codétenu, un prolo et fier de l'être, prisonnier politique, instruit, beau parleur, et grand lecteur était devenu ton ami, l'ami d'un petit voyou qui sait à peine lire, incapable d'aligner trois phrases. Quelle connerie. Ces choses-là n'arrivent jamais. Plaqué comme une gonzesse. Amertume et rancœur. Bon, tu ne sais pas où tu es, mais tu sais où tu vas ? Image de la voiture, hier soir, qui s'enfuit le long du lac. Je sais où je vais, la sortie est par là. Et après ? Rome ? Ma famille ? J'ai claqué la porte, je ne reviendrai pas chez moi en vaincu. Et les flics y seront avant moi. Retrouver ma bande de la gare Termini, recommencer à dépouiller les touristes et à vendre des cigarettes de contrebande ? La bagarre constante de tous contre tous, pour un

billet, une fille, une cartouche de clopes, les flics qui achètent tous ceux que leurs copains ont envie de vendre, m'asseoir à côté de celui qui m'a peut-être vendu, et lui serrer la main. La crasse, la violence, le cerveau dans le shit en permanence. Plus envie. En taule, j'ai rêvé d'autre chose.

Quand ils étaient tous les deux assis côte à côte sur l'étroite couchette du bas, flanc contre flanc, se repassant un pétard à l'abri des paumes de leurs mains, Carlo parlait interminablement, à voix très basse, dans la nuit déchirée de loin en loin de hurlements tragiques, de coups sourds dans les murs et des rondes des matons. Il racontait ses souvenirs, sombres d'abord à son arrivée dans les usines de Milan, très jeune homme perdu dans la violence de la vie de travail en usine. Puis très vite commencèrent les révoltes ouvrières de la fin des années 60. Carlo racontait les assemblées dans son atelier, dans son usine, bientôt quotidiennes, où chacun prenait la parole, et où la parole de chacun pesait du même poids, où se forgeaient, à tâtons, une pensée et une volonté collectives. Puis Carlo devenait flamboyant pour raconter la découverte éblouie de la force des hommes tous ensemble, et tous égaux, les défilés des ouvriers qui se formaient spontanément à la fin des assemblées, allaient d'atelier en atelier, à la découverte d'une usine qui était jusque-là un univers inconnu et menaçant dans lequel ils n'avaient pas le droit de se déplacer librement. Dans un immense élan de bonheur, de solidarité et d'espoir, ils avaient cru que l'usine leur appartenait, qu'elle devenait leur territoire. Avec ses camarades, comme tant d'autres, ils avaient noué autour de leur cou le foulard rouge pour afficher leur

fierté et leur détermination. Ils avaient chassé les petits chefs haïs, commencé à réorganiser le travail et la production. Carlo racontait encore des moments d'explosion de joie sauvage, comme cette nuit à Milan où lui et ses amis avaient mis le feu, au même moment, à toutes les voitures des petits chefs. Une fête pyrotechnique enchanteresse, et une sorte de prise de pouvoir sur la ville, une sacrée revanche, qui n'a pas duré longtemps, mais enfin, vivre ça, au moins une fois dans sa vie... Filippo écoutait, haletant. Il sentait chaque mot vibrer dans ses muscles. L'usine, il n'en avait jamais voulu, les ouvriers, un travail d'esclave, très peu pour lui. Mais le groupe soudé, solidaire à la vie à la mort, la révolte et la violence collective comme mode de vie, l'espoir de tout foutre en l'air un jour, il en avait toujours rêvé, et il n'avait jamais trouvé dans les petites bandes romaines qu'un écho très lointain et déformé de ses rêves, la lutte pour la survie de tous contre tous, et la désespérance, sans jamais avoir les mots pour la dire.

Aujourd'hui, il se souvient très bien : il enviait Carlo et les ouvriers de Milan.

Carlo continuait : « Le vieux monde craquait sous nos coups, nous vivions l'aurore d'un temps nouveau, mais nous n'avons pas su trouver les mots, les phrases qu'il fallait pour raconter le monde que nous étions en train d'inventer, et pour entraîner tout un peuple avec nous dans l'aventure. Nous parlions un langage sclérosé, dépassé, celui dont nous avons hérité, celui de l'ancien monde que nous voulions enterrer. Nous n'avons pas été compris, forcément, et je crois bien que nous ne nous comprenions pas nous-mêmes. S'il y avait eu un nouveau Victor Hugo dans nos usines

pour raconter notre épopée, tu imagines... notre destin aurait peut-être été différent. On ne sait pas. Il y a des moments comme cela où des mondes peuvent basculer. » Et là, il se taisait, absorbé dans ses souvenirs et ses rêves. Filippo, assis dans l'obscurité à son côté, sa chaleur contre la sienne, continuait à écouter ses silences, ému aux larmes, sans chercher à savoir pourquoi. Victor Hugo, non, il n'imaginait pas. Il ne savait pas qui c'était, mais il se disait alors qu'un jour, peut-être, il saurait.

Carlo reprenait, sur un ton plus sombre, désespéré : « L'histoire a très vite commencé à nous larguer, nous l'avons compris sans doute mal, sans doute trop tard. Les patrons réorganisaient les circuits économiques. Un marché mondialisé, c'était le maître mot. Nous sentions que l'usine, notre monde, le seul que nous connaissions, le lieu de tous nos combats, de notre fierté et de notre vie même, était en train de nous échapper. Des productions partaient, on ne savait pas où, les machines changeaient, et avec elles, l'organisation du travail, les bureaux d'études prenaient le pouvoir, les équipes ouvrières se disloquaient, nous ressentions le besoin d'élargir notre terrain de lutte, sortir de l'usine pour ne pas y périr étouffés. Et en décembre 69, les hommes de main de l'extrême droite, les services secrets italiens, la CIA ont fait exploser une bombe dans une banque à Milan, piazza Fontana, 17 morts, des dizaines de blessés. Tu t'en souviens, Filippo ?

— Vaguement, ça ne m'intéressait pas. C'était à Milan, très loin dans le Nord.

— Après les bombes ont continué à exploser. Brescia, le train Italicus. Les services secrets italiens assassinaient leur

propre peuple. Ils jouaient contre nous le désordre, la terreur, pour reconstituer un grand front anticomuniste, anti-rouges. Quand nous manifestions, nous étions des dizaines de milliers dans les rues. Nous pensions être le peuple. Nous nous sommes crus assez forts pour les suivre et les combattre sur le terrain qu'ils avaient choisi, hors de l'usine, les armes à la main. Et puis nous sommes les fils de la révolution russe de 1917, des conseils ouvriers de Turin, du parti communiste italien et de la résistance italienne. Les souvenirs des luttes violentes étaient encore si vivaces, si proches, dans nos familles, dans les usines. » Après une longue hésitation, Carlo avait dit : « Je vais te raconter un souvenir d'enfance. » Filippo avait été surpris, les souvenirs d'enfance ne faisaient pas partie de son registre habituel, mais il avait attendu, en silence. « Quand j'étais gamin, je passais mes vacances chez mes grands-parents, des paysans de la région de Bologne. Une fois par an, le 5 août, toujours à la même date, sans doute un anniversaire, mon grand-père m'emmenait au fond du jardin potager, derrière une haie. Nous déterriions une caisse métallique. Il l'ouvrait. Elle contenait deux pistolets enveloppés dans des chiffons. Chaque année, il disait, avec un ton solennel : "Des pistolets Walther P 38, pris aux Allemands." Il les démontait sur une couverture, il les graissait très soigneusement, il me faisait toucher l'acier, respirer l'odeur de la graisse, puis il les remontait, les remballait, et nous enterrions de nouveau la caisse, toujours au même endroit. "Pour ne pas risquer de se tromper quand on aura besoin de les déterrer, quelquefois, il faut faire vite, disait-il. Mes armes de résistant. On ne sait jamais." Quand je suis allé les chercher, des

années plus tard, mon grand-père était mort depuis longtemps, je ne les ai pas retrouvées. » Carlo avait la gorge nouée. Il se taisait un temps. Puis il reprenait, la voix rauque. « Alors nous avons pris les armes, nous avons engagé notre vie, notre mort chaque jour, mais ce n'est pas cela qui est terrible, ce qui est terrible, c'est de tuer. Et nous avons tué. J'ai tué. Et nos pères nous ont maudits. » Ensuite, un long silence. Dans la vie de Carlo, l'intensité des convictions, la violence de l'espoir avaient tout emporté, tout brisé. Et Filippo contemplait les ruines, fasciné.

Puis Carlo disait : « C'était un autre temps. Mon grand-père n'a pas connu tout cela. Heureusement. Je n'aurais pas supporté qu'il me maudisse. Dors, Filippo, nous serons encore là demain pour reparler de cette histoire. » Filippo grimait alors dans la couchette du haut, et s'endormait, heureux, la tête pleine de rêves incohérents.

J'ai écouté chaque soir, chaque nuit, pendant six mois. Aujourd'hui, seul dans la montagne, abandonné, trahi, ça sonne bizarre.

Oublie tout cela, sinon tu crèves.

Filippo se lève, s'étire, attrape le sac, le coince sur son épaule, et commence à descendre vers le lac. C'est décidé, ce sera Milan.

*10 février, Paris*

Lisa Biaggi a une vie bien réglée. Elle part chaque matin tôt de son petit appartement, rue de Belleville, prend le

métro à la station Belleville pour rejoindre La Défense où elle travaille comme secrétaire médicale dans un centre de médecine du travail, et s'arrête en chemin à la station Étoile pour acheter les journaux italiens de la veille à un kiosque bien achalandé en presse internationale, tourisme oblige. Elle ne les ouvre pas tout de suite, elle prend le temps de traîner, l'esprit libre. Aujourd'hui, il fait beau et frais, comme un avant-goût de printemps, elle s'installe à la terrasse d'un café tout en haut des Champs-Élysées, le visage en plein soleil, et commande un cappuccino et des croissants. Cette halte est le meilleur moment de la journée. Elle en profite. Elle est réfugiée politique en France depuis 1980, elle y a trouvé un travail stable qui lui assure un relatif confort, mais elle ne parvient pas à se résoudre à y faire sa vie. La quarantaine est passée. Elle sent son corps, son visage, son esprit se dessécher dans l'attente du retour, mais rien n'y fait, et chaque jour, la lecture des nouvelles de son pays ravive la douleur de l'exil. Elle contemple la foule de plus en plus dense qui coule sur le trottoir, soupire, le cappuccino est bu, la pause est finie, elle ouvre le *Corriere della Sera*, commence à le feuilleter distraitement. Choc. Dans les pages intérieures, photo de Carlo. Carlo, son compagnon, l'homme de sa vie. Titre : Spectaculaire évasion... Cœur battant, vue brouillée, son regard saute de ligne en ligne.

Dans un camion-poubelle... avec son compagnon de cellule, Filippo Zuliani, un petit délinquant... des compllicités chez les chauffeurs des bennes à ordures. Les deux évadés activement recherchés... Photos des deux évadés. Le petit voyou a une gueule de petit voyou. Qu'est-ce que Carlo est allé faire en sa compagnie ? Pas rassurant.

Elle plie le journal, cherche à se persuader que Carlo peut s'en tirer, qu'il n'est pas encore mort, mais rien n'y fait, elle le voit mort. Elle ramasse ses affaires, et part vers le métro, vers La Défense et son bureau. Trop tôt ou trop tard pour pleurer.

À la Vielleuse, rue de Belleville, Lisa joue au billard, apparemment tout absorbée par le jeu, sa longue silhouette mince penchée au-dessus du tapis, le visage masqué par ses mèches brunes mi-longues, le geste précis. Une pratique qui remonte à plus de huit ans, du temps de ses premières missions clandestines à Paris, quand Carlo assurait la liaison avec l'organisation, à Milan. La pratique du billard occupe l'esprit et les mains quand on attend, soir après soir, à heures fixes, un coup de téléphone. Lisa y a pris goût, au billard, et elle a continué à y jouer après l'arrestation de Carlo, quand il n'y avait plus rien à attendre. Elle est même considérée comme une bonne joueuse dans le petit groupe des habitués du bistro qui l'apprécie beaucoup, ce n'est pas si fréquent une femme qui joue correctement. Mais aujourd'hui, comme autrefois, elle joue pour tromper l'attente. Carlo est de nouveau libre... les vieilles habitudes de la clandestinité, pourquoi pas ? Sonnerie du téléphone, la troisième de la soirée. À chaque fois, elle sursaute, comme autrefois. Le patron décroche, il la regarde, lui fait signe, cette fois-ci c'est pour elle, elle se précipite vers la vieille cabine téléphonique, fermée, discrète, tout au fond de la salle, comme autrefois.

— Lisa, c'est moi.

Malgré l'émotion, très forte, entendre sa voix en direct

pour la première fois depuis sept ans, elle a envie de rire, qui cela pourrait-il être d'autre ? Un rendez-vous téléphonique en veillesse depuis sept ans...

— Je sais.

— Je savais que je te trouverais. Je t'aime.

— J'ai peur, Carlo.

— Tranquille. J'ai peu de temps. Écoute-moi bien. La direction de notre organisation a déclaré qu'elle posait les armes, reconnaissait sa défaite.

— Je sais, je lis encore les journaux.

— Elle a bien fait, je suis d'accord, même si j'aurais aimé être consulté. Mais ça change la donne. J'ai continué le combat pendant sept ans en taule. Je n'ai rien lâché, j'ai appliqué toutes les consignes. Mais maintenant, nous posons les armes, ça n'a plus aucun sens de rester en taule. Je n'ai aucun goût pour les agonies tragiques.

— Donc ?

— Donc je m'en vais.

— Comme ça ?

— Oui, comme ça. Tu te souviens ? Nous appelions ça « la pratique des objectifs », autrefois. Quand on estime un objectif juste et nécessaire, on le prend, on le met en œuvre, on n'attend pas qu'on nous le donne. J'ai pris ma liberté.

— C'est idiot, maintenant que les Brigades rouges annoncent qu'elles déposent les armes, ils vont vous relâcher dans les mois qui viennent. Et nous, nous allons peut-être pouvoir rentrer au pays.

— Jamais. On dirait que tu ne les connais pas. Ils nous haïssent parce qu'on a fait exploser leurs misérables combines, et qu'on leur a fait peur, vraiment peur. Ils ont

découvert qu'ils étaient peut-être mortels. Maintenant qu'ils ont gagné, ils vont nous le faire payer, ils se vengent et continueront à se venger, il n'y aura jamais d'amnistie, ils nous laisseront pourrir en taule ou en exil jusqu'à la nuit des temps...

— Ce n'est pas possible, Carlo, il y a encore des démocrates dans ce pays...

— ... Naïve. Tu connais l'empilement des lois d'exception, combien des nôtres en taule ? Cinq mille ? Plus ? Tu as bien lu la nouvelle loi sur la dissociation ? D'abord les repentis, maintenant les dissociés, tu vas voir les ravages, nous allons pourrir sur pied. Ça va se désintégrer dans tous les sens, ils feront tout pour nous anéantir, un à un. Nos hommes politiques, pseudo-démocrates compris, sont des minables, incapables et rancuniers.

— Admettons. Est-ce que cela te donne plus de chances de t'en tirer ?

— J'aurai essayé en tout cas. Je ne veux pas leur faire ce plaisir de crever en prison. Je ne me repens pas, je ne me dissocie pas, je ne renie rien, et ceux qui le font me font horreur, mais je leur dis merde, à ceux qui ont gagné, je trouve du fric, des papiers en prenant le minimum de risques, et je me tire, je vais vivre ailleurs, à l'air libre.

— J'ai peur depuis qu'ils t'ont transféré dans cette prison de droit commun, il y a six mois. Je n'ai pas trouvé ça normal. J'ai peur d'un piège. Et maintenant, ton codétenu...

— Pas de parano, Lisa.

— Je suis naïve ou parano ?

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

#### *Dans la collection Série Noire*

Avec DOA : L'HONORABLE SOCIÉTÉ, 2011 (Folio Policier n° 688)

BIEN CONNU DES SERVICES DE POLICE, 2010 (Folio Policier n° 611)

### *Chez d'autres éditeurs*

LORRAINE CONNECTION, Rivages, 2006

LE CORPS NOIR, Seuil, 2004

NOS FANTASTIQUES ANNÉES FRIC, Rivages, 2001

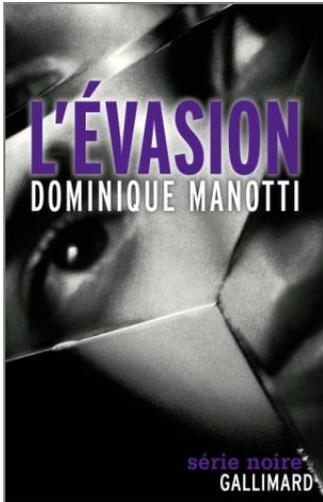
KOÛ, Rivages, 1998

À NOS CHEVAUX, Rivages, 1997

SOMBRE SENTIER, Seuil, 1995

*Retrouvez Dominique Manotti sur son site internet :*

[www.dominiquemanotti.com](http://www.dominiquemanotti.com)



# L'évasion

## Dominique Manotti

Cette édition électronique du livre  
*L'évasion* de Dominique Manotti  
a été réalisée le 17 avril 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070140589 - Numéro d'édition : 250570).

Code Sodis : N55002 - ISBN : 9782072486463  
Numéro d'édition : 250572.